

# Terre de l'ombre ou terre d'abondance? Le Nord des Inuit

Louis-Jacques Dorais  
Université Laval (Québec)

**Résumé** – Il peut s'avérer intéressant de s'interroger sur l'imaginaire nordique des Inuit. En tant qu'occupants autochtones de ce que nous percevons comme « le Nord », comment conçoivent-ils leur territoire ancestral? Et qu'est-ce que « le Sud » signifie pour eux? Pour trouver les clés donnant accès à cette vision des choses, nous puisons à deux sources : les mots de leur langue – l'inuktitut – définissant le territoire nordique, sa position géographique et les gens qui l'habitent, et la perception de ce territoire exprimée dans les textes d'auteurs inuit du Nunavik (nord du Québec) et de la région de Baffin au Nunavut. Tant les mots de l'inuktitut que les quelques textes étudiés semblent montrer trois choses : 1) le Nord est le pays des Inuit, *inuut nunangat*, et en tant que tel, ses occupants s'y sentent tout à fait à l'aise et n'auraient pas idée de le quitter pour aller s'installer ailleurs; 2) c'est un bon pays, plein de ressources de toutes sortes, qui procure une aisance relative et un bonheur certain à ceux qui y vivent; 3) *l'inuut nunangat* peut cependant se montrer dure, parfois même effrayante, et afin de profiter de ses bienfaits, il faut obligatoirement posséder le savoir nécessaire à l'exploitation judicieuse de ses ressources naturelles et paranaturelles.

Quand on apprend que j'ai consacré une bonne partie de ma vie à l'étude des populations arctiques, on me pose souvent la question suivante : pourquoi les ancêtres des Inuit<sup>1</sup>, après avoir traversé le détroit de Béring pour pénétrer en Amérique du Nord, n'ont-ils pas continué leur route vers le sud afin de s'installer dans des contrées plus clémentes? Une telle question peut recevoir deux types de réponse. Si nous tentons de comprendre l'histoire inuit à partir de perceptions d'habitants de pays tempérés, il nous est difficile d'imaginer qu'un peuple puisse avoir volontairement choisi de s'établir dans un territoire que nous considérons comme particulièrement ingrat. L'explication alors généralement proposée

---

<sup>1</sup> Contrairement aux recommandations de l'Office québécois de la langue française, et suivant en cela la pratique en usage chez la plupart des inuitologues francophones, je considère le pluriel « Inuit » (au singulier « Inuk ») comme invariable en genre et ne nécessitant pas de *s* final (pour une justification de cet usage, voir Louis-Jacques Dorais, « Rectitude politique ou rectitude linguistique? Comment orthographier "Inuit" en français ». *Études/Inuit/Studies*, vol. 27, nos 1-2, 2003). [NDLR : Dans le reste de cet ouvrage, le mot « Inuit » s'accorde toutefois en genre et en nombre.]

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

voudrait que les Inuit, derniers venus en Amérique, n'aient pas eu la possibilité de migrer plus au sud, toutes les terres situées en deçà de la limite septentrionale de la végétation arboricole étant déjà occupées par des populations amérindiennes.

Une telle vision des choses pêche par ethnocentrisme. Elle fait fi, en effet, des perceptions que les Autochtones de l'Arctique ont, ou ont pu avoir, des territoires qu'ils occupent depuis quelques millénaires. Une réponse prenant ces perceptions en compte nous mène dans une voie toute différente : les ancêtres des Inuit ont peut-être *choisi* de s'installer au nord de la limite des arbres; spécialistes de la chasse aux mammifères marins et aux gibiers de la toundra, pourquoi n'auraient-ils pas perçu l'Arctique nord-américain comme une terre d'abondance où il fait bon vivre, plutôt que comme un désert froid et sombre impropre à l'existence humaine?

Il peut donc s'avérer intéressant de s'interroger sur l'imaginaire nordique des Inuit. En tant qu'occupants autochtones de ce que nous percevons comme « le Nord », comment conçoivent-ils leur territoire ancestral? Et qu'est-ce que « le Sud » signifie pour eux? Pour trouver les clés donnant accès à cette vision des choses, nous puiserons à deux sources : les mots de leur langue – l'inuktitut – définissant le territoire nordique, sa position géographique et les gens qui l'habitent, et la perception de ce territoire exprimée dans les textes d'auteurs inuit du Nunavik (nord du Québec) et de la région de Baffin au Nunavut. Dans le cadre de cet article, il nous est malheureusement impossible de puiser à une troisième source qui pourrait s'avérer particulièrement riche, la littérature orale, tant traditionnelle que contemporaine.

### Les mots pour dire le territoire

Quand ils font référence au territoire qu'ils habitent, les Inuit<sup>2</sup> l'appellent tout simplement *nuna*, « la terre habitée ». Ce mot porte en effet un double sémantisme<sup>3</sup>. Il désigne d'abord la terre ferme, par opposition à la mer

---

<sup>2</sup> Ceux du Nunavik et de la Terre de Baffin en particulier. L'inuktitut possède plusieurs dialectes et l'usage des mots varie souvent d'une région à l'autre (Louis-Jacques Dorais, *La parole inuit. Langue, culture et société dans l'Arctique nord-américain*, Paris, Éditions Peeters, 1996).

<sup>3</sup> Lucien Schneider, *Dictionnaire esquimau-français du parler de l'Ungava et contrées limitrophes*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Travaux et documents du Centre d'études nordiques », 1970.

## LE NORD DES INUIT

(*imaq*, « étendue d'eau » ou plus précisément *imaaluk*, « grande étendue d'eau » ou encore *tariuq*, « eau salée »). Le mot *nuna* s'applique cependant surtout à la terre habitée. Une région inhabitée n'est pas une véritable terre. On dira d'elle *nunagijaunngituq*, « on ne l'a pas pour *nuna* ». Quand on veut savoir où vit quelqu'un, on lui demande : *nani nunaqaqqit?* « où as-tu [ta<sup>4</sup>] *nuna?* » Le sens du terme inuit est donc beaucoup plus fort que celui de ses équivalents français « terre » ou « territoire ». C'est ce qu'exprime Taamusi Qumaq de Puvirnituq dans son dictionnaire de l'inuktitut du Nunavik :

*Nuna* – Ne se meurt pas. Depuis très longtemps, c'est la terre habitée et le lieu de croissance des êtres humains et des animaux, et c'est là aussi qu'ils meurent. *Nuna* a des plantes, de l'eau, de la nourriture, des gens, en très grand nombre et dont l'apparence varie beaucoup, et elle est pleine de groupes de langues [différentes]<sup>5</sup>.

En inuktitut moderne, le lexème *nuna* est indécomposable<sup>6</sup>, mais il pourrait provenir d'une racine *nu(k)*- qui signifierait « correspondant au centre<sup>7</sup> » et d'un suffixe *-na* jouant un rôle démonstratif (comme dans *una*, « ceci » ou *suna*, « quoi? » – littéralement : « quelle chose ça? »). La terre habitée serait donc définie comme « ceci qui correspond au centre ».

De quel centre pourrait-il s'agir? Peut-être de celui de *sila*, mot parfois traduit par « univers », qui désigne à la fois l'extérieur, l'atmosphère et le temps qu'il fait, donc tout ce qui environne *nuna*, et dont *nuna* fait partie. *Sila* désigne aussi le sens du monde et l'intelligence humaine, cette dernière étant perçue comme liée à une bulle d'air que chacun emmagasine en soi le

---

<sup>4</sup> L'inuktitut ne possédant pas de genre grammatical, le mot *nuna* n'est ni masculin ni féminin. Je choisis arbitrairement ici de le considérer comme féminin, la pensée traditionnelle inuit opposant la terre ferme, entité à dominante femelle, à la mer, à dominante mâle.

<sup>5</sup> Taamusi Qumaq, *Inuit uqausillaringit*, Québec, Association Inuksiitiit Katimajit et Montréal, Institut culturel Avataq, 1991, p. 394 (je traduis).

<sup>6</sup> L'inuktitut est une langue agglutinante. Ses mots peuvent donc souvent être découpés selon leurs éléments constitutifs, comme dans *nunarjuaq*, « la planète Terre », qui se décompose en *nuna-*, « terre habitée », et *-rjuaq*, « immense ».

<sup>7</sup> Dermot R. F. Collis, *Pour une sémiologie de l'esquimau*, Paris, Université de Paris-VI, coll. « Documents de linguistique quantitative », 1971, p. 106. On retrouverait cette racine dans *inuk*, « être humain » (voir plus loin), ainsi que dans *nutaq*, « quelque chose de nouveau » (littéralement : « une entité centrale ajoutée »).

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

jour de sa naissance<sup>8</sup>, et qui constitue un microcosme de l'environnement naturel<sup>9</sup>. *Nuna* est donc au centre de *sila*, comme *sila* – la bulle d'intelligence – est au centre de l'être humain (*inuk*), celui-ci se situant lui-même au centre de *nuna*, la terre habitée<sup>10</sup>. Une étymologie proposée par le linguiste Dermot Collis<sup>11</sup> suggère en effet que le mot *inuk* pourrait signifier « ce qu'on a comme entité qui correspond au centre ». Dans la même veine, l'auteure Rachel Qitsualik définit le terme pluriel *inuit* comme : « The Ones Who Are Here, meaning the ones that dwell on the land itself [ceux qui sont ici, c'est-à-dire ceux qui résident sur la terre elle-même]<sup>12</sup>. »

Nous sommes donc en face d'un monde où tout est dans tout, le macrocosme rejoignant le microcosme au sein de l'être humain. Ce dernier apparaît ainsi comme l'occupant privilégié – mais non exclusif – de la terre nordique, qui ne se constitue en *nuna* véritable que dans la mesure où il la parcourt et l'habite.

Avec le développement des contacts entre Inuit et *Qallunaat* (personnes d'origine européenne; littéralement : « gros sourcils »), le mot *nuna* s'est vu peu à peu adjoindre le sens de « contrée », quand les Autochtones de l'Arctique se sont rendu compte que les nouveaux arrivants provenaient de *nunait* (pluriel de *nuna*) inconnues d'eux parce que situées loin au-delà des mers<sup>13</sup> ou de l'horizon sud. Lorsque le contexte l'exigeait – quand, par exemple, on voulait contraster ou comparer terres nordiques et contrées euro-canadiennes –, *nuna* pouvait maintenant faire référence à l'ensemble

---

<sup>8</sup> Cette bulle contient une version miniature de la personne dont elle fait partie. Cet homoncule – l'âme humaine – et l'air qui l'entoure sont libérés quand la bulle éclate à la mort de l'individu.

<sup>9</sup> Bernard Saladin d'Anglure, « Frère-lune (*Taqiq*), sœur-soleil (*Siqiniq*) et l'intelligence du Monde (*Sila*) », *Études/Inuit/Studies*, vol. 14, n<sup>os</sup> 1-2, 1990, p. 75-139.

<sup>10</sup> Selon Michèle Therrien, il existe un lien privilégié entre *nuna* et les humains qui l'habitent. C'est ainsi qu'une personne souffrant de fièvre pourra communiquer son mal à la terre. On devra alors s'éloigner pour que *nuna* se rétablisse (*Printemps inuit. Naissance du Nunavut*. Montpellier, Indigène éditions, 1999, p. 49). La géographe Béatrice Collignon a décrit avec force détails les divers types de relations unissant l'humanité inuit à son territoire (*Les Inuit, ce qu'ils savent du territoire*, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1996).

<sup>11</sup> Dermot R. F. Collis, *op. cit.*, p. 106.

<sup>12</sup> Rachel Qitsualik, « Nunataaq: The Inuit Promised Land », *Diversity Training in the Workplace*, [www.indiversity.com/villages/native/ArticleDetail.asp?](http://www.indiversity.com/villages/native/ArticleDetail.asp?) (site consulté en septembre 2003; je traduis).

<sup>13</sup> En inuktitut du Nunavik, les personnes originaires d'Europe sont appelées *tariup akianimiut*, « les habitants de l'autre côté de la mer ».

## LE NORD DES INUIT

des territoires parcourus et habités par les Inuit. On commença ainsi à établir une distinction entre *inuit nunangat*, « la *nuna* des Inuit », c'est-à-dire les territoires arctiques nord-américains, et *qallunaat nunangat*, « la *nuna* des *Qallunaat* », les contrées sises plus au sud.

Plus tard, quand les Inuit apprirent qu'ils faisaient partie d'une entité politiquement autonome, *kanata*, le Canada, puis – au Nunavik – d'une division territoriale plus petite, *kupaik*, le Québec, le mot *nuna* en vint à prendre le sens de « pays » (ou « province ») dans son acception géopolitique<sup>14</sup>. Et tout naturellement, lorsqu'on en vint à négocier, à partir des années 1970, l'autonomie administrative et gouvernementale des territoires nordiques, ceux-ci furent considérés comme autant de *nunait* régionales, correspondant chacune à une unité de négociation des droits ancestraux (Nunavik, Nunavut, etc.).

Aux yeux des gouvernements, ces droits donnent aux Inuit la propriété collective de portions importantes des terres arctiques. L'ethnolinguiste Michèle Therrien<sup>15</sup> nous met toutefois en garde contre cette vision officielle des choses : pour les Inuit, on ne peut pas posséder *nuna*. On la parcourt, on la vit (et on en vit), on l'aime, mais on ne peut en devenir propriétaire. Les Inuit se reconnaissent un droit de gestion et d'appropriation symbolique (par la toponymie) sur les territoires qu'ils occupent, mais personne n'est en droit de les posséder.

Therrien souligne avec force la valeur positive que les Inuit donnent à leur *nuna*, l'amour qu'ils lui vouent :

L'Arctique, si l'on écoute bien les Inuit, se résume à une expression tout aussi brève que riche de sens : *inuit nunangat*, le territoire des Inuit, c'est-à-dire celui qui inclut les humains, les animaux, les configurations du paysage, les saisons, et même les êtres invisibles que l'on est toujours susceptible de croiser. Il s'agit d'un vécu que l'on ressent comme un privilège pour soi, et ceux que l'on aime, et qui fait parfois monter les larmes aux yeux tant on est ému. Retourner au moins une fois sur le lieu de sa naissance, en faire trois fois le tour dans le sens de la

---

<sup>14</sup> Par exemple, le nom inuit (et officiel) du Groenland, entité politiquement autonome au sein du royaume du Danemark, est *Kalaallit Nunaat*, « la *nuna* des *Kalaallit* [Groenlandais] ».

<sup>15</sup> Michèle Therrien, *op. cit.*

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

course du soleil, régénère la personne en augmentant son capital de vie<sup>16</sup>.

On est bien loin ici d'un certain imaginaire propre aux habitants des régions tempérées, qui voient avant tout le Nord comme une terre sombre, stérile et glacée.

Cette vision positive qu'ont les Inuit de leur *nuna*, cet attachement qu'ils lui montrent, se reflètent dans les noms qu'ils donnent aux territoires issus des négociations des dernières décennies. Depuis les années 1970, les Territoires du Nord-Ouest – où vivent toujours les Inuvialuit<sup>17</sup> du Mackenzie – sont appelés *numatsiaq*, « la bonne *nuna* ». Quand, en 1976, on commença à parler de détacher la partie orientale des Territoires du Nord-Ouest pour en faire une entité politique autonome à majorité inuit – projet qui s'est concrétisé en 1999 –, on nomma tout naturellement le futur territoire *nunavut*, « notre *nuna* ». Et, lorsqu'au début des années 1980, les Inuit du Nouveau-Québec décidèrent de donner un nom à la contrée située au nord du 55<sup>e</sup> parallèle, ils la qualifièrent de *nunavik*, « la vaste *nuna*<sup>18</sup> ». Enfin, depuis les années 1990, l'Association des Inuit du Labrador qualifie les territoires (partie septentrionale du Labrador terre-neuvien) dont elle a obtenu la gestion de *nunatsiavut*, « notre bonne *nuna* », combinant ainsi les notions de perception positive et d'appartenance.

Deux noms de villages du Nunavut semblent contredire la vision optimiste véhiculée par les toponymes régionaux décrits ci-dessus, et avaliser du même coup la perception que certains *Qallunaat* peuvent avoir de l'Arctique. Il s'agit de Grise Fiord, la communauté humaine la plus septentrionale du Canada, qu'on appelle *aujuttuq* (« qui ne fond jamais ») en inuktitut, et de Resolute Bay, situé un petit peu plus au sud, qu'on qualifie de *qausuittuq* (« qui ne peut avoir de lumière »), par allusion à la nuit arctique. Ces deux villages ont été créés de toutes pièces par le gouvernement canadien au début des années 1950 et on y a transporté (déporté selon

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>17</sup> Les « grands êtres humains par excellence ». Dans chaque région de l'Arctique canadien, comme en Alaska et au Groenland, les Inuit locaux se désignent généralement d'un nom spécifique, le plus souvent flatteur (« humains véritables », « humains par excellence », etc.).

<sup>18</sup> Et non « la terre où on habite », tel que mentionné dans certains textes. Cette traduction, sans doute due à de jeunes interprètes ne connaissant pas parfaitement leur langue, est intéressante quoique grammaticalement fautive, puisqu'elle met en relief l'aspect « habitabilité » de la notion de *nuna*.

## LE NORD DES INUIT

certaines) des Inuit qui vivaient beaucoup plus au sud<sup>19</sup>. Il semble que leurs noms aient été forgés par un traducteur établi à Ottawa, et que ces toponymes reflètent beaucoup plus la perception des fonctionnaires que celle des Inuit. Lors d'un séjour à Resolute Bay au mois d'août 1975, un habitant de la place m'a tout à coup montré le soleil, encore haut dans le ciel à plus de 23 h, en me disant avec un sourire : « Et dire que cet endroit s'appelle *qausuittuq*. »

Un autre terme qui semble avoir été fabriqué dans un laboratoire de langues est le nom qu'on donne aux régions arctiques, *ukingtatuq*, « [là où] c'est habituellement l'hiver. » Les Inuit d'autrefois ne possédaient évidemment pas de notion équivalant à celle d'« Arctique, » et ce n'est que récemment qu'on a cru bon de créer un mot pouvant traduire ce terme, qu'on retrouve si souvent dans les textes *qallunaat* portant sur le Nord. Son contenu n'est pas vraiment négatif puisque les Inuit donnent à l'hiver une connotation positive<sup>20</sup>. Mais *ukingtatuq* est assez rarement utilisé dans la conversation courante. Quand on veut désigner les terres arctiques, on parle plutôt d'*inuit nunangat*. Dans son dictionnaire, Taamusi Qumaq n'a aucun complexe à faire équivaloir les deux expressions : « *Ukingtatuq* – C'est le territoire qui n'a pas d'arbres, la terre des Inuit [*inuit nunangat*], dont la caractéristique est d'être habituellement en saison hivernale; quand on l'observe, c'est habituellement l'hiver<sup>21</sup> ».

### L'ombre et le soleil

La terre des Inuit est située toute entière au nord du continent, mais lorsque ses habitants se déplacent à l'intérieur de l'*inuit nunangat*, ils doivent être en mesure de distinguer entre les différentes directions correspondant *grosso modo* à nos points cardinaux. Comment les Autochtones de l'Arctique nomment-ils donc ce que nous appelons le nord et le sud?

Dans son étude minutieuse des systèmes d'orientation inuit, le linguiste Michael Fortescue<sup>22</sup> en arrive à la conclusion qu'à une exception près – qui

---

<sup>19</sup> Frank J. Tester et Peter Kulchyski, *Tammarniit (Mistakes) : Inuit Relocation in the Eastern Arctic, 1939-63*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1994.

<sup>20</sup> Michèle Therrien, *op. cit.*, p. 46.

<sup>21</sup> Taamusi Qumaq, *op. cit.*, p. 78 (je traduis).

<sup>22</sup> Michael Fortescue, *Eskimo orientation systems*, Copenhague, Meddelelser om Grønland (Man & Society 11), 1988.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

nous intéresse particulièrement puisqu'il s'agit du Nunavik –, les Inuit ne s'orientent pas selon les points cardinaux qui nous sont familiers : nord, sud, est et ouest<sup>23</sup>. Ils divisent plutôt l'espace de chacune des régions qu'ils habitent en deux à huit segments correspondant aux vents dominant localement. Les noms de ces vents<sup>24</sup> sont souvent semblables d'une région à l'autre, mais leur direction n'est pas toujours exactement la même.

Dans son ouvrage sur l'astronomie inuit, John MacDonald confirme ces observations. À Igloolik (au nord-ouest de la Terre de Baffin), le vent dominant (*uangnaq*) – qui souffle de l'ouest nord-ouest – fournit un « axe cardinal » permettant aux voyageurs de s'orienter<sup>25</sup>. Ceci est surtout possible en hiver, quand ce vent sculpte des congères longitudinaux (ouest nord-ouest/est sud-est) pouvant servir de points de repère. On distingue à Igloolik quatre vents primaires (*uangnaq*, *kanangnaq*, *nigiq* et *akinnaq*) à partir desquels on peut définir tous les autres mouvements éoliens<sup>26</sup>.

Si la rose des vents joue un rôle important dans l'orientation des gens d'Igloolik, il n'en est pas de même des points cardinaux proprement dits, qu'on ne prend jamais en considération. MacDonald affirme que l'étoile polaire (*nuutuituq*<sup>27</sup>, « ce qui ne peut se déplacer »), autrefois si essentielle aux voyageurs et marins, n'a aucune importance pour les Inuit, qui définissent sa position comme : *uangnaup kanangnaullu akuningani*, « entre [les vents] *uangnaq* et *kanangnaq*<sup>28</sup> ». À Igloolik comme dans la majeure partie de l'Arctique, la langue ne juge donc pas utile de distinguer entre le Nord et le Sud.

Il existe cependant une exception. Au Nunavik et au Labrador, on trouve deux termes qui – indépendamment des noms et des directions des vents dominants (qui jouent là aussi un rôle majeur dans l'orientation) – semblent désigner le Nord et le Sud à proprement parler. Ces termes sont

---

<sup>23</sup> Sauf peut-être sur la côte occidentale du Groenland, où il s'agirait d'un phénomène lié à l'acculturation. Notons que les Inuit d'aujourd'hui savent généralement utiliser la boussole et les cartes géographiques importées du Sud.

<sup>24</sup> Par exemple : *nigiq*, d'étymologie inconnue, ou *aturniq*, « le fait de suivre [la côte] ».

<sup>25</sup> John MacDonald, *The Arctic Sky. Inuit Astronomy, Star Lore, and Legend*, Toronto, Royal Ontario Museum et Iqaluit, Nunavut Research Institute, 1998, p. 177.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>27</sup> Ou plutôt *nuutuitut* (forme plurielle), puisque les Inuit d'Igloolik considèrent que la voûte céleste tourne autour d'un groupe de trois étoiles immobiles (dont fait partie l'étoile polaire).

<sup>28</sup> John MacDonald, *op. cit.*, p. 62.



## LE NORD DES INUIT

*tarraq*, « l'ombre », et *siginiq*, « le soleil ». On dit couramment d'un lieu situé au nord d'un autre qu'il est *tarrangani*, « dans son ombre », alors qu'une position plus méridionale sera qualifiée de *siginingani*, « dans son soleil ». Ces expressions renvoient apparemment au parcours quotidien de l'astre du jour, qui se lève à l'est, traverse l'horizon sud et se couche à l'ouest, sans jamais atteindre le nord qui reste ainsi dans l'ombre.

On peut s'interroger sur les raisons de l'existence de telles appellations dans une seule région de l'inuit *nunangat*. Cela pourrait être un effet de l'acculturation, les notions de « nord » et de « sud » ayant pu être introduites par les *Qallunaat*. Mais dans sa monographie sur les Inuit de l'Ungava originellement publiée en 1894, l'ethnologue Lucien Turner signale déjà la distinction entre *tarraq* et *siginiq*<sup>29</sup>. Ces notions auraient aussi pu venir des frères moraves, missionnaires protestants présents au Labrador depuis 1771, mais si c'était le cas, on se demande pourquoi ils n'auraient pas initié les Inuit aux concepts d'« est » et « ouest », pour lesquels il n'existe pas de mots, ni au Nunavik ni au Labrador.

La présence d'une distinction Nord/Sud exprimée par une opposition ombre/soleil est peut-être liée à la position géographique du Québec/Labrador. Sise en majeure partie au sud du 60<sup>e</sup> parallèle, cette région de l'inuit *nunangat* est la plus méridionale de toute l'aire inuit. On n'y observe ni soleil de minuit ni lune de midi<sup>30</sup>, et même au solstice d'été, le soleil disparaît pendant quelques heures sous l'horizon. L'alternance quotidienne entre la nuit et le jour y est donc peut-être plus significative qu'ailleurs. Contrairement aux gens d'Igloodik, les voyageurs de ces régions utilisent l'étoile polaire (qu'ils nomment *turaagaq*, « la cible ») pour s'orienter<sup>31</sup>.

Quoi qu'il en soit, les Inuit du Nunavik – et sans doute aussi du Labrador – font rarement référence à cette distinction Nord/Sud quand ils conceptualisent leur espace de vie. À l'opposition *tarraq/siginiq*, ils préfèrent des contrastes comme *ungava/kangiva* (« vers le large/vers la terre ») ou

---

<sup>29</sup> Lucien M. Turner, *Indiens et Esquimaux du Québec*. Montréal, Desclez, 1979 [1894].

<sup>30</sup> Au nord du cercle arctique, lorsque le soleil est disparu sous l'horizon pour plusieurs semaines, il y a des périodes où la lune ne se couche pas du tout.

<sup>31</sup> John MacDonald, *op. cit.*, p. 61.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

*aggu/ uqqu* (« exposé au vent/à l'abri du vent »)<sup>32</sup>. Quand ils vont dans le sud du Québec, ils parlent d'un voyage *qallunaanut* (« vers les *Qallunaat* ») plutôt que *siqininganut* (« vers son soleil »). Le Nord est peut-être la terre de l'ombre, mais cela ne semble pas affecter l'imaginaire – ni l'orientation – des Inuit de l'Arctique québécois.

### L'imaginaire nordique des auteurs inuit

Un certain nombre d'auteurs inuit se sont exprimés sur ce que leurs territoires nordiques représentaient pour eux. Nous allons brièvement examiner ici ce que cinq écrivains autochtones contemporains ont à dire à ce sujet. Ce rapide tour d'horizon n'a rien d'exhaustif. L'écriture – qui s'exprime surtout par la chanson, la chronique journalistique, le clavardage dans Internet et la participation à des entrevues ensuite mises en forme et publiées – joue un rôle de plus en plus important dans l'*inuit nunangat*. Une étude complète de l'imaginaire nordique des littérateurs inuit dépasse donc les cadres de cet article.

Pour la plupart des auteurs, le Nord, pays des Inuit, est une région où il fait bon vivre. Taamusi Qumaq (1914-1993), lexicographe, encyclopédiste et chroniqueur de Puvirnituaq au Nunavik, affirme que ses ancêtres étaient en mesure d'utiliser l'ensemble du territoire, dont ils connaissaient bien toutes les ressources et qui constituait pour eux une terre d'abondance :

Nos ancêtres utilisaient vraiment beaucoup notre territoire, parce qu'ils connaissaient dans son entièreté toute l'*inuit nunangat*, toute la région où il n'y a pas d'arbres. Et celle-ci, toute la partie maritime de la région où il n'y a pas d'arbres, ils la connaissaient aussi, en essayant de l'avoir pour source de vie [c'est-à-dire de réservoir de ressources fauniques]. Ainsi donc, ils connaissaient beaucoup de territoires marins, parce qu'ils les utilisaient abondamment<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> Bernard Saladin d'Anglure, « Les Inuit du Nunavik », Gérard Duhaime [éd.], *Le Nord. Habitants et mutations*, Québec, Presses de l'Université Laval et Groupe d'études inuit et circumpolaires, 2001, p. 85-86.

<sup>33</sup> Taamusi Qumaq, *Sivlitta pusuqangit*. Québec, Association Inuksiutiit Katimajit (Inuksiutiit allaniagait 5), 1988, p. 4 (je traduis).

## LE NORD DES INUIT

Qumaq parle même du bonheur que les Inuit d'autrefois trouvaient dans leur territoire, bonheur lié au fait qu'ils étaient leurs propres maîtres, qu'ils géraient eux-mêmes leurs activités cynégétiques et leurs déplacements. Message éminemment politique en cette ère d'insertion forcée au monde des *Qallunaat* :

Les gens qui travaillaient ensemble se réjouissaient de ce qu'ils faisaient et de l'absence de problèmes, parce qu'ils œuvraient de concert en se regroupant. Ils étaient en mesure de planifier leurs propres activités de travail et dans leurs campements, ils n'avaient pas d'autres dirigeants qu'eux-mêmes<sup>34</sup>.

Une artiste dans la quarantaine, Aaju Piita, née au Groenland mais vivant depuis longtemps à Iqaluit, la capitale du Nunavut, fait écho à Taamusi Qumaq en des termes beaucoup plus lyriques :

Quel privilège! Notre territoire est loin de tout et s'étend à perte de vue. Cette immensité est splendide.  
Elle est apaisante, bonne pour le corps. Ici il n'y a pas d'arbre, on peut voir au loin et voyager au loin. C'est idéal. C'est notre pays, notre lieu de résidence.  
Pour nous, ce territoire est magnifique<sup>35</sup>.

La joie suscitée par le territoire nordique n'empêche pas les Inuit de connaître ses dangers, de réaliser que l'environnement arctique peut parfois être très dur si on n'y porte pas attention. La pleine jouissance d'*inuit nunangat* présuppose donc une connaissance approfondie de ses ressources et des techniques d'utilisation de celles-ci. Les jeunes en particulier peuvent parfois pâtir de leur méconnaissance du milieu, comme en fait foi cet extrait du roman *Sanaaq* de Mitiarjuk Nappaaluk (née en 1931 à Kangiqsujuaq, au Nunavik) :

*Qalingu* se réveille le premier dans la nuit noire et, s'apercevant que leur iglou est envahi par la neige, il appelle son compagnon.  
– Réveille-toi! L'iglou est complètement rongé par le vent!  
Nous sommes envahis par le blizzard! Lève-toi!

---

<sup>34</sup> *Ibid.* (je traduis).

<sup>35</sup> Michèle Therrien, *op. cit.*, p. 46.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Son compagnon [un adolescent] reste immobile par crainte du froid et ne bouge pas du tout. « Lève-toi! » lui dit *Qalingu*, mais il fait la sourde oreille, ne voulant pas remuer par peur du froid, tout enfoncé sous ses couvertures. *Qalingu* insiste :

– Je ne veux pas bouger, je reste immobile par crainte du froid.

*Qalingu* se fait plus pressant :

– Lève-toi, car tu risques tout simplement de geler!

Il essaie alors de se lever; mais en se levant il dit :

– J'ai peur! Je vais sans doute mourir! Je suis désespéré<sup>36</sup>!

Les ressources et les dangers du territoire nordique ne sont pas que physiques. Ils peuvent aussi être liés à la présence d'entités supra-humaines, dont le comportement aidera les Inuit ou leur nuira. George Agiaq Kappianaq (1918-2001), un chasseur d'Igloodik interrogé par des étudiants du collège Nunavut de l'Arctique, apporte un témoignage éloquent à cet égard quand il parle des *ijirait*, ces êtres souvent invisibles aux yeux du commun des mortels :

*J'aimerais savoir si vous pensez que les ijirait existent ou non?*

Agiaq : Je ne pense pas qu'ils vont jamais disparaître.

*À quoi ressemblent-ils?*

Agiaq : Ceux qui vivent près du rivage sont aussi grands que des êtres humains. Ceux qui vivent à l'intérieur des terres sont plus grands. C'est ce que j'ai entendu dire. Si vous n'avez pas entendu parler d'eux et que vous en rencontrez, ils peuvent vraiment faire peur.

*Ont-ils une apparence humaine?*

Agiaq : J'ai entendu dire qu'ils ont un museau de caribou. Je ne peux pas vous en dire beaucoup plus; je peux seulement en dire un peu à leur sujet. S'il y avait un *ijirait* tout près, je ne tiendrais pas vraiment sur mes jambes. La peur engourdirait mes sens.

*Est-ce qu'ils aident les gens?*

Agiaq : Il ne sont pas mauvais; ils sont donc capables d'aider. Ils peuvent être effrayants comme ils peuvent être secourables<sup>37</sup>.

---

<sup>36</sup> Mitiarjuk Nappaaluk, *Sanaaq* [roman translittéré et traduit de l'inuktitut par Bernard Saladin d'Anglure], Montréal, Stanké, 2002, p. 120.

## LE NORD DES INUIT

La présence d'êtres fantastiques sur la terre des Inuit atteint peut-être un paroxysme dans l'œuvre hautement imaginative et symbolique d'Alootook Ipellie, écrivain et dessinateur né près d'Iqaluit en 1951. Son recueil *Arctic Dreams and Nightmares* est plein de ces rencontres, comme celle qui le met en présence d'un attelage formé d'une femme nue servant de traîneau, tirée par dix enfants rattachés à elle par leur cordon ombilical :

J'ai aussi été surpris d'apprendre que la famille attelage de chiens appartenait en fait à la société du Peuple Chien, qui vit séparée du reste de l'humanité. Ces gens habitent dans le monde d'en-bas que ne visitent jamais les hommes, quelque part à proximité de cette grande île que les Scandinaves appellent Groenland. Le Peuple Chien a le droit exclusif de pouvoir entrer à volonté dans son domaine privé et d'en sortir aussi librement. Puisqu'il s'agit du Peuple Chien, ces gens n'ont pas besoin de porter de vêtements, même en plein milieu de l'hiver<sup>38</sup>.

La possibilité de telles rencontres signifie que l'*innuit nunangat* peut aussi inspirer la terreur, comme le constate Ipellie : « Mais en plein hiver, avec le vent sauvage qui ravage votre psyché, le fait de fermer les yeux avant de s'endormir pour la nuit ne peut que provoquer la crainte<sup>39</sup> ».

Qu'en est-il donc alors de l'imaginaire nordique des Inuit? Tant les mots de l'inuktitut que les quelques textes mentionnés ici semblent montrer trois choses : 1) le Nord est le pays des Inuit, *innuit nunangat*, et en tant que tel, ses occupants s'y sentent tout à fait à l'aise et n'auraient pas l'idée de le quitter pour aller s'installer ailleurs; 2) c'est un bon pays, plein de ressources de toutes sortes, qui procure une aisance relative et un bonheur certain à ceux qui y vivent; 3) l'*innuit nunangat* peut cependant se montrer dure, parfois même effrayante, et afin de profiter de ses bienfaits, il faut obligatoirement posséder le savoir nécessaire à l'exploitation judicieuse de ses ressources naturelles et paranaturelles. Les ancêtres des Inuit possédaient ce savoir, mais il n'est pas certain que leurs descendants, les plus jeunes en particulier, soient en mesure de faire un usage optimal de leur milieu.

---

<sup>37</sup> George Agiaq Kappianaq et Cornelius Nutaraq, *Travelling and Surviving on Our Land*, Iqaluit, Nunavut Arctic College (Inuit Perspectives on the 20<sup>th</sup> Century, 2), 2001, p. 71 (je traduis).

<sup>38</sup> Alootook Ipellie, *Arctic Dreams and Nightmares*, Penticton, Theytus Books, 1993, p. 87 (je traduis).

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 127.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Terre de l'ombre ou terre d'abondance? Sans doute encore terre d'abondance pour la majorité des Inuit, mais terre sur laquelle risque de se profiler, si on n'y prend pas garde, l'ombre de la dépendance envers un Sud parfois imaginé comme la source de toute richesse, de tout pouvoir et de toute culture.